

La Souris de ville et la souris des champs

Texte de Sara Cone Bryant

Traduit par Élisée Escande

Un jour d'été, une petite souris qui vivait dans un joli nid suspendu à une grosse tige de blé, invita une de ses cousines, qui habitait la ville voisine, à venir passer une journée avec elle.

La souris citadine admira beaucoup les beaux épis dorés et les coquelicots rouges, mais elle trouva le dîner un peu maigre.

— Comment ! dit-elle, tu n'as à manger que des grains de blé et d'orge, et quelques racines ? Ce n'est pas vivre, ça ! Moi, j'ai toutes sortes de bonnes choses grignoter tous les jours ! Viens me rendre ma visite. et tu verras.

La petite souris des champs fut très contente de cette invitation, et, dès la semaine suivante, elle se rendit à la ville, chez sa cousine, qui habitait la maison d'un riche négociant.

Sa cousine la reçut très bien, et la mena d'abord dans le placard de la cuisine. Là, sur la planche d'en bas, derrière des jarres en grès, il y avait un pain de sucre blanc. La souris de ville fit un petit trou dans le papier avec ses dents, et toutes deux se mirent à grignoter.

La petite souris des champs pensait qu'elle n'avait jamais rien goûté d'aussi bon, quand tout à coup la porte du placard s'ouvrit brusquement : bang ! C'était la cuisinière qui venait chercher de la farine.

— Vite ! vite ! sauvons-nous ! chuchota la souris de ville, et toutes les deux s'échappèrent par le petit trou qui les avait laissées entrer.

La souris des champs était toute tremblante ; mais l'autre dit : « Ce n'est rien ; elle va s'en aller, et nous reviendrons. »

Elles revinrent en effet, et, cette fois, elles grimpèrent tout en haut, sur la planche supérieure, où il y avait un bocal plein de pruneaux. Avec bien de la peine, elles tirèrent un pruneau, qu'elles se mirent à ronger. C'était encore meilleur que le sucre ! Les dents de la petite souris ne pouvaient pas aller assez vite. Mais, tout à coup, on entendit un grattement à la porte du placard, et un mi a o !...

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda la souris des champs.

— Chu... u... u... t ! dit sa cousine, en courant à son trou, où sa camarade la suivit aussi vite qu'elle put. Et quand elles furent en sûreté :

— C'est Mistigris, le gros chat de la maison, dit la grosse souris ; il n'a pas son pareil pour attraper les rats, et s'il nous avait vues !...

— C'est terrible ! dit la petite souris en frissonnant. Ne retournons pas au placard, veux-tu ?

— Non, dit la souris de ville, je vais te mener à la cave. Il y a quelque chose de délicieux là-bas.

Les deux amies descendirent à la cave, et elles virent dans une vieille armoire des pots de beurre et des rangées de fromages de Hollande. Il y avait aussi des chaînes de saucissons et des barils de pommes sèches, et bien d'autres choses encore ! Ce que cela sentait bon ! La petite campagnarde courait de tous côtés, grignotant un bout de fromage par-ci, un saucisson par-là, quand elle vit un délicieux morceau de lard grillé dans une drôle de petite machine. Elle allait y porter la dent quand sa cousine l'appela :

— Arrête ! arrête ! ne va pas là ! C'est une trappe.

— Qu'est-ce que c'est qu'une trappe ? demanda la petite souris en s'arrêtant.

— Cette chose est une trappe, dit l'autre. Si tu avais touché le lard avec tes dents, quelque chose se serait décroché, et tu aurais été prise.

La petite souris regarda la trappe ; puis le lard ; puis sa cousine.

— Avec ta permission, dit-elle, je pense que je m'en irai chez nous. J'aime mieux n'avoir à manger que du blé et des racines et être tranquille que d'avoir du sucre et du fromage et d'être effrayée tout le temps !

De sorte que la petite souris des champs retourna à la campagne, et y vécut heureuse tout le restant de sa vie.